



Rudyard Kipling

Œuvres

III

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE PIERRE COUSTILLAS
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE JEAN-CLAUDE AMALRIC, DANIEL NURY,
ET JEAN RAIMOND

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

RUDYARD KIPLING

Œuvres

III

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE PIERRE COUSTILLAS
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE JEAN-CLAUDE AMALRIC,
DANIEL NURY ET JEAN RAIMOND

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1996.

KIM

Traduction par Pierre Coustillas.

CHAPITRE PREMIER

*Ô vous qui sur l'étroite voie¹ cheminez
Sous les feux du brûloir² vers le Jugement dernier,
Soyez doux quand les païens se mettent à prier
Devant Bouddha à Kamakura³ !*

Au mépris des règlements municipaux, il était monté à califourchon sur Zam-Zammah⁴, ce canon qui trône sur la plate-forme de brique située face au vieil Ajaib-Gher, la Maison des Merveilles, selon l'appellation donnée par les indigènes au musée de Lahore⁵. Qui détient Zam-Zammah, ce « dragon qui crache le feu », détient le Pendjab, car la grosse pièce d'artillerie vert bronze occupe toujours la première place dans le butin du conquérant.

La conduite de Kim n'était pas totalement inexcusable — à coups de pied, il venait de faire descendre des tourellons le fils de Lala Dinanath — puisque les Anglais détenaient le Pendjab et que Kim était anglais. Il avait beau avoir la peau basanée d'un indigène, parler de préférence l'idiome du pays, et sa propre langue de façon incertaine, en chantant et en mangeant les mots, entretenir des rapports de parfaite égalité avec les petits garçons du bazar, Kim n'en était pas moins blanc — un pauvre Blanc parmi les plus pauvres. La métisse qui veillait sur lui (elle fumait l'opium, et feignait de tenir une boutique de meubles d'occasion près de la place où stationnent les fiacres bon marché) disait aux missionnaires qu'elle était la sœur de la mère de Kim, mais celle-ci avait été bonne d'enfants chez un colonel et elle avait épousé Kimball O'Hara, jeune sergent-chef du régiment irlandais des Mavericks⁶. Par la suite O'Hara avait été employé à la compagnie de chemin de fer Sind-Pendjab-Delhi⁷, et son régiment était rentré en métropole sans lui. Après la mort de sa femme, emportée

par le choléra à Ferozepore¹, O'Hara s'était mis à boire, promenant son désœuvrement sur la ligne en compagnie de son fils, un marmot de trois ans à l'œil vif. Œuvres et aumôniers, craignant pour l'enfant, tentèrent de s'en saisir, mais O'Hara s'éloigna peu à peu jusqu'au jour où il rencontra la femme qui fumait l'opium ; il y prit goût avec elle et mourut comme meurent les pauvres Blancs aux Indes. Pour tout bien, il laissait à sa mort trois documents : un qu'il appelait son « *Ne varietur* » parce que l'expression apparaissait au-dessous de sa signature, un deuxième, nommé « Autorisation de transfert² », le troisième étant l'extrait de naissance de Kim. Avec ces papiers-là, déclarait-il dans l'euphorie de l'opium, on arriverait à faire un homme du petit Kimball. Kim ne devait en aucun cas s'en séparer, car ils faisaient partie d'un grand tour de magie — de magie telle qu'on la pratique là-bas, derrière le musée, dans le grand Jadoo-Gher bleu et blanc, la Maison de la Magie, ainsi que nous appelons la loge maçonnique. Tout s'arrangerait un jour, disait-il, et la corne de Kim serait exaltée entre des colonnes, des colonnes gigantesques, de beauté et de vigueur¹. Le colonel lui-même, chevauchant à la tête du plus beau régiment du monde, viendrait s'occuper de Kim — du petit Kim qui aurait dû être tellement mieux loti que son père. Neuf cents beaux diables, dont le dieu était un taureau rouge en champ vert, s'occuperaient de Kim, s'ils n'avaient pas oublié O'Hara — le pauvre O'Hara, ci-devant chef d'équipe sur la ligne de Ferozepore. Sur quoi il pleurait à chaudes larmes, au fond du fauteuil d'osier crevé, dans la véranda. Et c'est ainsi qu'après sa mort la femme métisse glissa parchemin, papier et extrait de naissance dans un porte-amulette de cuir, les y cousit, et suspendit le tout au cou de Kim.

« Et un jour », lui dit-elle, se souvenant confusément des prophéties d'O'Hara, « un grand taureau rouge en champ vert viendra te chercher, avec le colonel sur son grand cheval, oui, et puis » — adoptant soudain la langue anglaise — « neuf cents diables.

— Ah, répondit Kim, je me souviendrai. Un taureau rouge viendra avec un colonel à cheval, mais d'abord viendront, d'après mon père, les deux hommes qui préparent le terrain dans ces cas-là. C'est comme cela qu'ils procédaient toujours, selon mon père ; et il en va toujours ainsi quand on use de magie. »

Si la femme métisse avait envoyé Kim avec ces documents au Jadoo-Gher de l'endroit, il aurait naturellement été pris en charge par la loge provinciale et envoyé à l'orphelinat maçonnique dans les Montagnes, mais ce qu'elle avait entendu dire de la magie ne lui inspirait aucune confiance. Kim, pour sa part, avait aussi son opinion. En atteignant l'âge de déraison, il apprit à éviter les missionnaires et les Blancs à l'air grave qui lui demandaient qui il était et ce qu'il faisait. En effet, Kim ne faisait rien et y réussissait à merveille. Certes, il connaissait la magnifique cité de Lahore, entre ses remparts, depuis la porte de Delhi jusqu'au fossé du fort extérieur ; il était d'intelligence avec des hommes qui menaient une vie plus étrange que n'en imagina jamais Haroun al Raschid¹ ; mais s'il vivait dans un monde aussi fantastique que celui des *Mille et Une Nuits*, ni les missionnaires ni les secrétaires d'associations charitables n'en voyaient aucunement la beauté. Dans tous les quartiers de la ville on le surnommait le « Petit Ami de tout le monde » ; et très souvent, comme il était agile et passait inaperçu, il faisait des commissions, la nuit, sur les toits où s'entassait la population, pour le compte de jeunes élégants à la mine resplendissante. Bien entendu, il s'agissait d'intrigues — cela, il le savait, de même qu'il connaissait toutes les manifestations du mal depuis qu'il savait parler — mais il aimait le jeu pour le jeu : rôder à pas de loup dans les passages et les ruelles, grimper le long d'une conduite d'eau, s'arrêter devant le spectacle bruyant offert par le monde des femmes sur les toits plats, s'enfuir à toutes jambes de terrasse en terrasse à la faveur de la chaude obscurité. Puis il y avait, installés auprès de leurs sanctuaires de brique sous les arbres qui bordent la rivière, de saints hommes, des fakirs barbouillés de cendre bien connus de lui et qu'il accueillait familièrement lorsqu'ils revenaient après avoir mendié sur les routes, mangeant dans leur écuelle s'il n'y avait personne alentour. La femme qui veillait sur lui lui demandait instamment, les larmes aux yeux, de s'habiller à l'européenne — pantalon, chemise, et chapeau cabossé. Kim trouvait plus commode d'enfiler un costume hindou ou musulman lorsqu'il conduisait certaines affaires. L'un des jeunes élégants — celui que l'on retrouva mort au fond d'un puits la nuit du tremblement de terre — lui avait un jour donné tout un accoutrement d'hindou, une tenue de galopin de basse caste, que Kim

rangea en un lieu secret, sous des madriers du chantier de Nila Ram, situé derrière la Haute Cour du Pendjab, là où les déodars odorants sont mis à sécher après avoir descendu le cours de la Ravi. Se tramait-il quelque chose de sérieux ou de divertissant, Kim utilisait son déguisement et regagnait à l'aube la véranda, fourbu d'avoir trop crié en suivant un cortège nuptial, ou brailé au cours de quelque fête hindoue. Parfois il avait de quoi manger à la maison, mais le plus souvent rien, auquel cas il ressortait partager le repas de ses amis indigènes.

Sans cesser de tambouriner des talons sur Zam-Zammah, il s'arrêtait par moments de jouer au « roi du château » avec le petit Chota Lal et Abdullah, le fils du marchand de sucreries, pour adresser quelque impertinence à l'agent de police indigène qui montait la garde devant les rangées de chaussures à la porte du musée. Indulgent, le grand Pendjabi répondait d'un large sourire — il connaissait Kim de longue date. De même que le porteur d'eau, qui déversait l'eau de son outre en peau de chèvre sur la chaussée toute sèche. De même que Jawahir Singh², le menuisier du musée, penché sur des caisses neuves. De même que toutes les personnes présentes alentour à l'exception des paysans venus de leur campagne et qui se hâtaient d'aller à la Maison des Merveilles voir les objets fabriqués dans leur propre province ou ailleurs. Le musée était consacré aux productions artistiques et artisanales de l'Inde, et quiconque cherchait à s'instruire pouvait demander des explications au conservateur.

« Descends ! descends ! Laisse-moi monter ! » s'écria Abdullah, en grimpant sur la roue de Zam-Zammah.

« Ton père était pâtissier, ta mère a volé le *ghi*³, chantonna Kim. Tous les musulmans sont dégringolés de Zam-Zammah depuis belle lurette !

— Mais moi, laisse-moi monter ! » piailla le petit Chota Lal, coiffé de sa calotte brodée d'or. Son père disposait d'un capital de peut-être un demi-million de livres sterling, mais l'Inde est le seul pays démocratique du monde.

« Les hindous sont dégringolés de Zam-Zammah eux aussi. C'est les musulmans qui les ont poussés. Ton père était pâtissier... »

Il se tut. En effet, tournant le coin d'un pas traînant après avoir traversé le Motee Bazar⁴ et son vacarme, venait d'apparaître un homme tel que Kim, qui pensait connaître

toutes les castes, n'en avait jamais vu. Haut de près de six pieds, il était drapé dans les plis d'une étoffe crasseuse rappelant une couverture de cheval, mais de tous ces plis il n'en était pas un que Kim pût rattacher à un métier ou une profession connus. À sa ceinture pendaient une longue écritoire de fer ajouré et un chapelet de bois comme en portent les saints hommes. Sur sa tête était posée une sorte d'énorme béret écossais ; il avait la peau jaune et ridée comme Fook Shing, le cordonnier chinois du bazar, et ses yeux bridés ressemblaient à deux petites fentes d'onyx.

« Qui est-ce ? demanda Kim à ses compagnons.

— C'est peut-être un homme », suggéra Abdullah, un doigt dans la bouche, les yeux ronds.

« Sans aucun doute, répondit Kim, mais un Indien comme celui-là, je n'en ai jamais vu.

— Un prêtre, peut-être », dit Chota Lal, apercevant le chapelet. « Regarde ! Il entre dans la Maison des Merveilles.

— Mais non, mais non, disait l'agent de police en secouant la tête. Je ne comprends pas votre langage. » L'agent parlait pendjabi. « Ô toi, l'Ami de tout le monde, que dit-il ?

— Envoie-le par ici », répondit Kim, dont les talons nus battaient l'air comme il se laissait glisser à bas de Zam-Zammah. « C'est un étranger, et toi, tu es un buffle. »

Désespéré, l'homme fit demi-tour et se rapprocha peu à peu des gamins. Il était vieux et sa robe de gabardine empestait encore l'armoise nauséabonde des cols de montagne.

« Ô mes enfants, quelle est cette grande maison ? demanda-t-il en ourdou fort convenable.

— L'Ajaib-Gher, la Maison des Merveilles ! » Kim ne donna à l'homme aucun titre — tel que Lala ou Mian' —, car il lui était impossible de deviner sa religion.

« Ah ! La Maison des Merveilles ! Elle est ouverte à tous ?

— C'est écrit au-dessus de la porte — chacun peut entrer.

— Sans payer ?

— J'y entre comme j'en sors. Et je ne suis pas banquier, moi, répondit Kim en riant.

— Hélas ! Je suis vieux. Je ne savais pas. » Puis, jouant avec son chapelet, il se tourna à demi vers le musée.

« À quelle caste appartiens-tu ? Où est ta maison ? Tu viens de loin ? lui demanda Kim.

— Je suis venu par le Kulu — d'au-delà des Kailas¹ — mais les connais-tu ? Des montagnes » — il soupira — « où l'air et l'eau sont frais et purs.

— Ah ! ah ! *Khitai* (un Chinois) », dit Abdullah, fier de lui. Fook Shing l'avait un jour chassé de sa boutique pour avoir craché à la figure de l'idole placée au-dessus des chaussures.

« *Pahari* (un montagnard), déclara le petit Chota Lal.

— Tu as raison, petit — un montagnard venu de montagnes que tu ne verras jamais. As-tu entendu parler du Bhotiyal (Tibet) ? Je ne suis pas *khitai*, mais *bhotiya* (tibétain), puisque vous voulez savoir — un lama, ou, disons, un gourou² dans votre langue.

— Un gourou du Tibet, dit Kim. Je n'en ai jamais vu. On est donc hindou au Tibet ?

— Nous sommes des adeptes de la Voie moyenne, vivant en paix dans nos lamaserias, et je m'en vais visiter les quatre lieux saints avant de mourir³. Et maintenant vous, qui êtes des enfants, en savez autant que moi qui suis vieux. » Il adressa aux gamins un sourire bienveillant.

« As-tu mangé ? »

Il fouilla dans son sein et en tira une écuelle de bois très usagée. Les gamins hochèrent la tête. Tous les prêtres de leur connaissance mendiaient.

« Je ne tiens pas encore à manger. » Il tourna la tête comme une vieille tortue au soleil. « Est-il vrai qu'il y a beaucoup d'images à la Maison des Merveilles de Lahore ? » Il répéta les derniers mots comme qui s'assure d'une adresse.

« C'est vrai, dit Abdullah. Elle est pleine de *buts* païens⁴. Toi aussi, tu es un idolâtre.

— Ne fais pas attention à lui, intervint Kim. C'est la maison du gouvernement, et il n'y a pas d'idolâtrie à l'intérieur, rien qu'un *sabib*⁵ à barbe blanche. Viens avec moi, je vais te montrer.

— Les prêtres inconnus mangent les petits garçons, murmura Chota Lal.

— Et en plus d'être inconnu, c'est un *but-parast* (un idolâtre) », ajouta Abdullah, le mahométan.

Kim se mit à rire. « C'est un nouveau venu. Courez vous mettre à l'abri dans le giron de votre mère. Viens ! »

Clic, clic. Kim franchit le tourniquet enregistreur ; le vieil homme le suivit et s'arrêta, stupéfait. Dans le hall se dres-

saient les grands éléments de sculptures gréco-bouddhistes exécutées, seuls les savants peuvent dire à quelle époque, par des artisans oubliés dont les mains cherchaient à retrouver, non sans adresse, la touche grecque mystérieusement transmise. Il y avait des centaines de pièces, des frises aux personnages en relief, des fragments de statues et des dalles surchargées de personnages qui avaient incrusté jadis les murs de brique de *stupas* bouddhistes et de *viharas* du Nord¹, et qui maintenant, ramenés au jour et étiquetés, faisaient l'orgueil du musée. Bouche bée d'étonnement, le lama s'intéressa à divers objets avant de s'arrêter devant un grand haut-relief représentant le couronnement ou l'apothéose du Seigneur Bouddha, qui le retint en contemplation. Le Maître était représenté assis sur un lotus dont les pétales étaient si finement ouvragés qu'ils semblaient sur le point de se détacher. Autour de Lui, en adoration, figurait toute une hiérarchie de rois, d'anciens, et de bouddhas du temps jadis. Au-dessous, flottaient des lotus sur des eaux peuplées de poissons et d'oiseaux aquatiques. Deux *dewas*² aux ailes de papillon élevaient une guirlande de fleurs au-dessus de Sa tête, tandis que deux autres, encore plus haut, tenaient un parasol surmonté de la coiffure ornée de pierres du Bodhisat³.

« Le Seigneur ! Le Seigneur ! Sakya Muni lui-même », s'écria le lama au bord des larmes ; et, à mi-voix, il entama la merveilleuse invocation bouddhiste :

« À Lui la Voie, la Loi, Lui le Solitaire,
Que Maya porta sous son cœur de mère,
Le Seigneur d'Ananda — le Bodhisat⁴.

Il est donc ici ! Et la Loi excellente entre toutes s'y trouve également. Mon pèlerinage commence bien. Mais quel ouvrage ! Quel ouvrage !

— Le *sahib* est là-bas », fit Kim, en se glissant de côté entre les vitrines de l'aile consacrée aux arts et manufactures. Un Anglais à barbe blanche observait le lama, qui, se tournant, le salua d'un air grave, et, après quelques recherches maladroites, présenta un carnet et un bout de papier.

« Oui, c'est bien mon nom », dit le conservateur, en souriant à la vue des caractères gauches et enfantins.

« Il m'a été donné par l'un des nôtres, qui était allé en

pèlerinage aux Lieux saints, et qui est maintenant abbé du monastère de Lung-Cho¹, balbutia le lama. Il m'a parlé de tout ceci.» Sa main décharnée et tremblotante décrivit un cercle.

«Sois donc le bienvenu, ô lama du Tibet. Voici les images, et me voici» — il regarda le lama bien en face — «prêt à m'instruire. Viens dans mon bureau un moment.» Le vieillard tremblait d'émotion.

Le bureau n'était guère plus qu'un petit compartiment de bois, séparé par une cloison de la galerie où s'algebraient les sculptures. Kim s'installa par terre, l'oreille collée à une fente de la porte de cèdre fissurée par la chaleur, et, suivant son instinct, s'allongea complètement pour écouter et se tenir à l'affût.

La conversation, pour une bonne part, dépassait tout à fait son entendement. Hésitant d'abord, le lama parla au conservateur de sa propre lamaserie, le Such-zen, en face des Roches peintes, à quatre mois de marche de là. Le conservateur, ayant sorti un énorme album de photos, lui montra le monastère même, perché sur son sommet abrupt, d'où il dominait la vallée gigantesque aux strates multicolores.

«Mais oui!» Le lama ajusta sur son nez des lunettes de corne, de fabrication chinoise. «Voici la petite porte par laquelle nous rentrons du bois avant l'hiver. Et tu... et les Anglais sont au courant de ces choses-là? Celui qui est aujourd'hui abbé de Lung-Cho me l'avait certes dit, mais je ne le croyais pas. Le Seigneur — l'Excellent — on l'honore ici également? Et on connaît sa vie?

— Tout est gravé sur les pierres. Viens voir, si tu es reposé.»

D'un pas traînant, le lama sortit et gagna la salle principale où, le conservateur à ses côtés, il passa la collection en revue avec la vénération d'un adepte et la connaissance instinctive de l'artiste.

Il sut reconnaître, l'un après l'autre, estompés sur la pierre, les épisodes de la belle légende, intrigué, ici ou là, par quelque convention grecque inconnue de lui, mais prenant un plaisir d'enfant à chaque nouvelle découverte. Là où manquait un chaînon, comme dans l'Annonciation², le conservateur y remédiait en utilisant son monceau de livres — français et allemands, ornés de photographies et de reproductions.

Ici l'on voyait le pieux Asita, qui fait pendant à Siméon dans la légende chrétienne¹, tenant le Saint Enfant sur ses genoux tandis que père et mère l'écoutent; là divers épisodes de l'histoire du cousin Devadatta². Ici, toute confondue, était la méchante femme qui avait accusé le Maître d'impureté; là l'enseignement dans le parc aux Cerfs; le miracle qui abasourdit les adorateurs du feu; ici le Bodhisat en prince, dans un faste royal; la naissance miraculeuse; la mort à Kusinagara³, où s'évanouit le disciple pusillanime; mais la méditation sous l'arbre de Bodhi⁴ se répétait presque à l'infini, et l'adoration de la sébile se retrouvait partout. En quelques minutes le conservateur comprit que son hôte n'était pas un simple mendiant égreneur de chapelet, mais un fin lettré. Aussi refirent-ils la visite depuis le début, le lama prisant, essayant ses lunettes, et discourant à un train d'enfer dans un mélange ahurissant d'ourdou et de tibétain. Il avait entendu parler des voyages des deux pèlerins chinois, Fo-Hian et Hwen-Thiang⁵, et était soucieux de savoir s'il existait une traduction de leur récit. Il retint son souffle en tournant, désespéré, les pages de Beal et de Stanislas Julien⁶. « Tout est là. Un trésor sous clé. » Puis il se recueillit pieusement pour écouter des extraits, hâtivement traduits en ourdou. Pour la première fois, il entendait parler des travaux de savants européens qui, grâce à ces documents et une centaine d'autres, ont identifié les Lieux saints du bouddhisme. Puis on lui montra une immense carte, mouchetée et sillonnée de jaune. Le doigt brun suivait le crayon du conservateur d'un point à l'autre. Ici se trouvait Kapilavastu, là le royaume du Milieu, et ici Mahabodi, la Mecque du bouddhisme⁷; enfin ici Kusinagara, triste lieu de la mort du Saint. Silencieux, le vieillard pencha la tête un moment sur les feuillets tandis que le conservateur allumait une autre pipe. Kim s'était endormi. Lorsqu'il s'éveilla, la conversation, roulant toujours à flots, était davantage à sa portée.

« Et c'est ainsi, ô Fontaine de Sagesse, que je décidai de me rendre aux Lieux saints que Son pied avait foulés — au lieu de sa naissance, à Kapila même; puis à Maha Bodhi, c'est-à-dire Buddh Gaya — au Monastère — au parc aux Cerfs — au lieu de Sa mort. »

Le lama baissa la voix. « Et je viens ici seul. Pendant cinq, sept, dix-huit, quarante ans, j'ai eu dans l'idée que l'ancienne Loi⁸ n'était pas bien observée, puisqu'elle disparaît, comme

tu sais, sous les diableries, les charmes et l'idolâtrie. Précisément comme le disait cet enfant, dehors, tout à l'heure. Oui, précisément comme le disait cet enfant, sous le *but-parasfi*¹.

— Il en va ainsi de toutes les religions.

— Tu crois ? J'ai lu les livres de ma lamaserie ; mais ce n'était que moelle desséchée ; quant au rituel postérieur dont nous, qui observons la Loi réformée, nous sommes encombrés, il n'avait lui non plus aucune valeur à mes yeux de vieillard. Même les disciples de l'Excellent ne cessent de se quereller entre eux. Tout n'est qu'illusion. Oui, *maya*², illusion. Mais je nourris un autre désir » — le visage jaune tout ridé s'approcha à trois pouces du conservateur, tandis que le grand ongle de l'index frappait à petits coups sur la table. « Vos savants, dans ces livres, ont suivi les Pieds bénis dans toutes leurs pérégrinations ; mais il reste des choses qu'ils n'ont pas cherchées. Je ne sais rien — j'ignore tout — mais je pars pour m'affranchir de la Roue de la Loi en empruntant une voie large et libre. » Il eut un sourire de triomphe naïf. « En tant que pèlerin qui se rend aux Lieux saints, j'acquiers du mérite. Mais il y a plus. Écoute, car c'est vrai. Lorsque notre Seigneur miséricordieux, encore adolescent, chercha une compagne, d'aucuns, à la cour de son père, dirent qu'Il était trop tendre pour le mariage. Tu le sais ? »

Le conservateur acquiesça, se demandant ce qui allait suivre.

« Alors on le soumit à la triple épreuve de force à disputer contre tout venant. Et à celle de l'arc, notre Seigneur ayant d'abord brisé celui qu'on lui avait donné, réclama un arc que nul ne saurait tendre. Tu le sais ? »

— C'est écrit. Je l'ai lu.

— Alors, dépassant toutes les autres cibles, la flèche s'envola au loin, hors de vue. Enfin elle tomba ; et à l'endroit même où elle toucha terre jaillit un ruisseau qui bientôt devint un fleuve dont la nature, de par la bienveillance de notre Seigneur, et le mérite qu'Il acquit avant de s'affranchir, veut que celui qui s'y baigne lave jusqu'à la moindre souillure de péché.

— C'est ce qui est écrit », dit le conservateur, d'un air triste.

Le lama respira longuement. « Où se trouve ce fleuve ? Fontaine de Sagesse, où est tombée la flèche ? »

— Hélas, mon frère, je l'ignore, répondit le conservateur.

— Soit, s'il te convient d'oublier... la seule et unique chose que tu ne m'aies pas dite. Allons, tu dois bien savoir ? Vois, je suis un vieil homme ! Je t'interroge, la tête entre tes pieds, ô Fontaine de Sagesse. Nous savons qu'Il a bandé l'arc ! Nous savons que la flèche est tombée ! Nous savons que le ruisseau a surgi ! Dès lors, où est le Fleuve ? Mon rêve m'a ordonné de partir à sa découverte. Alors je suis venu. Me voici. Mais où est le Fleuve ?

— Si je le savais, crois-tu que je ne le dirais pas tout haut ? »

Sans lui prêter attention, le lama poursuivit : « Grâce à lui on se libère de la Roue de la Loi. Le Fleuve de la Flèche ! Réfléchis encore ! Un petit ruisseau a pu... s'assécher pendant les chaleurs ? Mais le Saint n'abuserait sûrement pas un vieillard de la sorte.

— Je ne sais. Je ne sais. »

Une fois encore, le lama approcha son visage aux mille rides à un travers de main du visage de l'Anglais. « Je vois que tu ne sais pas. Parce que tu n' observes pas la Loi, cette question t'est celée.

— Oui... celée... celée.

— Nous sommes tous deux prisonniers, toi et moi, mon frère. Mais moi » — il se leva, en déployant son épaisse robe moelleuse — « je pars rompre mes liens. Viens aussi !

— Je suis prisonnier, dit le conservateur. Mais où t'en vas-tu ?

— D'abord à Kashi (Bénarès) : où, sinon là ? J'y retrouverai un adepte de la foi pure dans un temple jaïn de la cité¹. Lui aussi mène la quête en secret, et de lui j'apprendrai peut-être. Il m'accompagnera à Buddh Gaya, qui sait ? Ensuite, vers le nord et l'ouest, jusqu'à Kapilavaṣṭu, et là je chercherai le Fleuve. Ou plutôt, je chercherai partout sur mon chemin — car on ignore où est tombée la flèche.

— Et comment iras-tu ? Il y a loin d'ici à Delhi, et plus encore d'ici à Bénarès.

— Par la route et les trains. De Pathânkot², une fois franchies les Montagnes, je suis venu ici par le *te-rain*. Il va vite. Au début, j'étais stupéfait de voir ces grands poteaux le long de la voie rattraper sans cesse leurs fils. » Il imita le poteau télégraphique qui se penche et pirouette en défilant

le long du train. « Mais par la suite, je me suis senti à l'étroit et j'ai eu envie de marcher, selon mon habitude.

— Et tu es sûr de ton chemin ? demanda le conservateur.

— Oh, pour cela il suffit de poser une question et de payer, et les personnes voulues expédient tout à l'endroit voulu. Cela au moins je le tenais dans ma lamaserie de source sûre, dit fièrement le lama.

— Et quand pars-tu ? » Le conservateur sourit devant ce mélange de piété d'antan et de progrès moderne qui caractérise l'Inde d'aujourd'hui.

« Dès que possible. Je me rends sur les lieux où Il a vécu, les uns après les autres, jusqu'à ce que je rencontre le Fleuve de la Flèche. En outre, il existe un papier où sont indiquées par écrit les heures des trains en direction du sud.

— Et pour la nourriture ? » En général, les lamas portent, quelque part sur eux, une bonne provision d'argent, mais le conservateur tenait à s'en assurer.

« Pour le voyage, je prends l'écuelle du Maître. Oui. J'irai comme Il est allé, renonçant aux aises de mon monastère. J'avais pour m'accompagner en quittant les montagnes un *chela* (disciple) qui mendiait pour moi, comme le veut la Règle, mais il est mort d'une fièvre contractée au Kulu où nous nous étions arrêtés quelque temps. Je n'ai plus de *chela* à présent, mais je vais prendre la sébile et permettre ainsi aux âmes charitables d'acquérir du mérite. » Il hochait vaillamment la tête. Les savants docteurs des lamaserie ne mendent pas, mais le lama qui menait cette quête était un enthousiaste.

« Soit, dit le conservateur en souriant. Souffre donc que j'acquière du mérite. Nous sommes une paire d'artistes, toi et moi. Voici un cahier de papier blanc anglais tout neuf ; voici deux, et même trois, crayons taillés — gros et fins, tous d'utilité pour un scribe. Et maintenant prête-moi tes lunettes. »

Le conservateur regarda au travers. Elles étaient fortement rayées, mais pratiquement de même puissance que sa propre paire, qu'il glissa dans la main du lama, en disant : « Essaie donc celles-ci.

— Une plume ! Légères comme une plume sur le visage ! » Ravi, le vieil homme tourna la tête et plissa le nez. « C'est à peine si je les sens ! Et je vois si clair !

— Elles sont en *bilaur* — en cristal, et elles ne se rayonneront jamais. Puissent-elles t'aider à trouver ton Fleuve, car elles sont désormais à toi.

— Je veux bien les prendre, ainsi que les crayons et le cahier, dit le lama, en tant que gage d'amitié entre prêtres... et maintenant... » D'une main maladroite il détacha de sa ceinture l'écritoire de fer ajouré et la posa sur la table du conservateur. « Voici à titre de souvenir entre toi et moi, mon écrivoire. Elle a de l'âge — tout comme moi. »

C'était un objet de facture chinoise ancienne, façonné dans du fer comme on n'en fond plus aujourd'hui, et il avait, dès l'abord, séduit le cœur de collectionneur que le conservateur abritait dans sa poitrine. Rien ne put convaincre le lama de reprendre son cadeau.

« À mon retour, quand j'aurai découvert le Fleuve, je t'apporterai une image du Padma Samthor¹ — comme j'en faisais sur soie à la lamaserie. Oui, et une de la Roue de la Vie², ajouta-t-il avec un petit rire, car nous sommes tous deux des artistes, toi et moi. »

Le conservateur aurait bien voulu le retenir, car rares sont en ce monde ceux qui détiennent encore le secret des images bouddhiques traditionnelles exécutées au pinceau, et qui sont, en quelque sorte, mi-écriture mi-dessin. Mais le lama s'éloigna à grandes enjambées, la tête bien droite, et après une courte halte devant la grande statue d'un Bodhisat en contemplation, franchit le tourniquet.

Kim le suivit comme une ombre. La conversation qu'il avait surprise l'intriguait prodigieusement. Cet homme était pour lui d'un type entièrement nouveau, et il entendait pousser son enquête plus avant — de même qu'il l'eût fait à propos d'une construction nouvelle ou d'une fête qu'il trouvait curieuse à Lahore. Le lama était sa trouvaille, et il comptait bien se l'approprier. La mère de Kim aussi était irlandaise.

Le vieil homme s'arrêta auprès de Zam-Zammah et regarda alentour ; son œil tomba sur Kim. L'inspiration de son pèlerinage l'avait un instant abandonné, et il se sentait vieux, perdu, l'estomac creux.

« On ne s'assied pas au pied de ce canon, observa l'agent de police avec hauteur.

— Bah ! Espèce de hibou ! lui répondit Kim pour le compte du lama. Assieds-toi au pied de ce canon si ça te

| | |
|---------------------------------------|------|
| Un docteur en médecine | |
| « Chanson d'astrologue » | 1174 |
| Un docteur en médecine | 1176 |
| « Nos lointains ancêtres » | 1192 |
| Simon le Simple | |
| « L'Homme entre mille » | 1193 |
| Simon le Simple | 1194 |
| « Le Métier de Frankie » | 1210 |
| L'Arbre de justice | |
| « Le Bois du Puits-de-mine. Ballade » | 1212 |
| L'Arbre de justice | 1214 |
| « Chant de Noël » | 1232 |

NOTICES ET NOTES

KIM

| | |
|---------------|------|
| <i>Notice</i> | 1237 |
| <i>Notes</i> | 1253 |

PÉRIPLÉS ET DÉCOUVERTES

| | |
|--------------------|------|
| <i>Notice</i> | 1288 |
| <i>Chronologie</i> | 1316 |
| <i>Notes</i> | 1317 |

PUCK DE LA COLLINE AU LUTIN

| | |
|--------------------|------|
| <i>Notice</i> | 1377 |
| <i>Chronologie</i> | 1396 |
| <i>Notes</i> | 1397 |

ACTIONS ET RÉACTIONS

| | |
|--------------------|------|
| <i>Notice</i> | 1417 |
| <i>Chronologie</i> | 1441 |
| <i>Notes</i> | 1442 |

ADIEU, LES FÉES

| | |
|--------------------|------|
| <i>Notice</i> | 1462 |
| <i>Chronologie</i> | 1477 |
| <i>Notes</i> | 1478 |

Répertoires

| | |
|---|------|
| Répertoire des notes concernant les noms topographiques orientaux | 1507 |
| Répertoire des notes concernant le vocabulaire indien et anglo-indien | 1511 |

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

KIM

PÉRIPLÈS ET DÉCOUVERTES

PUCK DE LA COLLINE AU LUTIN

ACTIONS ET RÉACTIONS

ADIEU, LES FÉES

«SI...» («IF-»)

*Introduction et Avertissement
par Pierre Coustillas*

Notices et notes

*Répertoire des notes concernant
les noms topographiques orientaux*

*Répertoire des notes concernant
le vocabulaire indien et anglo-indien*